Document généré le 12 oct. 2024 01:46

Ciné-Bulles

Une grenade dégoupillée
if... de Lindsay Anderson

Zoé Protat

Volume 36, numéro 3, été 2018

Dossier 50 ans depuis 1968

URI : https://id.erudit.org/iderudit/88650ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Protat, Z. (2018). Compte rendu de [Une grenade dégoupillée / *if*... de Lindsay Anderson]. *Ciné-Bulles*, *36*(3), 17–17.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2018

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

La réceptivité et la coalescence nécessaires au genre de soulèvement produit en mai 1968 nécessitent pourtant un minimum d'abolition de l'*ego* et de complexe identitaire afin de se diriger vers une action et un renversement communs qui témoignent de l'ouverture de chacun. Cette capacité paraît aujourd'hui chose du passé, bien qu'elle puisse se réveiller de temps à autre (témoin le Printemps érable), avant que de retomber dans son confusionnisme. Décidément, ce que nous avons pu hériter de 1968 est bel et bien liquidé. Sinon la colère qui donne envie de rappeler en hurlant, à ceux que cela concerne, qu'un torchon idéologique, c'est encore un torchon. CB

if... de Lindsay Anderson

Une grenade dégoupillée

ZOÉ PROTAT

« Si tu peux voir détruit l'ouvrage de ta vie, et sans dire un seul mot te mettre à rebâtir […] Si tu sais méditer, observer et connaître, sans jamais devenir sceptique ou destructeur […] Si tu peux être dur sans jamais être en rage, si tu peux être brave et jamais imprudent […] Tu seras un homme, mon fils. » **if...**, le chef-d'œuvre de Lindsay Anderson, tire son titre énigmatique du poème de Rudyard Kipling : un classique anglais, qui se retrouve ici soufflé par le grand vent de 1968. Comme Kipling, Anderson (1923-1994) est un enfant des colonies orientales. Il fut longtemps journaliste et théoricien avant de réaliser **This Sporting Life** (1963), le portrait d'un mineur ordinaire catapulté champion de rugby. Une évocation des splendeurs et des misères de la *Working Class* britannique qui ancre le cinéaste au cœur du *Free Cinema* et de son époque.

Avec **if...**, Anderson bifurque du réalisme strict à un formalisme plus radical, plus moderne aussi. Mais la critique sociale demeure et elle est virulente. Conçu alors même que la population parisienne fait voler les pavés, le film se déroule entre les murs d'un pensionnat typiquement anglais. Mick, Wallace et Johnny sont trois amis qui se targuent d'être intellectuels et anticonformistes. Leur chambre commune est le théâtre de grands débats philosophiques arrosés de vodka : « Il n'y a pas de mauvaise guerre. La violence et la révolution sont les seuls actes purs », « Que se passe-t-il, si la liberté tombe? Qui meurt, si l'Angleterre vit? » Comme tous les autres élèves, ils sont tyrannisés par leurs aînés, les *Whips*, et par une direction d'établissement aveugle et moyenâgeuse. L'heure de la révolte a sonné. Elle sera sanglante.

Cinquante ans après le scandale à sa sortie, **if...** demeure le film ultime de la colère étudiante et de la jeunesse en général. Quoi de plus 1968 que cette colère? Lindsay Anderson lance une charge puissante contre une société conservatrice et un système scolaire connu pour sa rigidité extrême : « We don't need no education — We don't need no thought control — Teachers leave them kids alone », chantera Pink Floyd encore plus de 10 ans plus tard. Face aux humiliations, aux châtiments corporels, aux abus en tous genres et par soif de liberté aussi, Mick et ses amis prendront les armes, carrément. Car « un homme peut changer le monde avec une balle placée au bon endroit ».

if... : les points de suspension ont ici leur importance. En effet, les antihéros du film se trouvent à la croisée des chemins, tout comme leur génération. Ils explorent les différentes façons d'entrer dans l'âge adulte et remettent en question les figures d'autorité traditionnelles. Au diapason de la révolution sexuelle, le film ose la nudité et les tensions homoérotiques. Au diapason de la nouvelle modernité cinématographique, il propose plusieurs séquences oniriques et délirantes, ainsi qu'un changement sec de la pellicule couleur vers le noir et blanc, aucunement expliqué ni justifié, qui passionne encore les analystes. Nous devons également à Lindsay Anderson d'avoir révélé le talent incandescent de Malcolm McDowell, dont l'insolence naturelle fait des merveilles dans le rôle principal. Cet acteur précieux allait bientôt incarner l'une des figures les plus iconiques de l'histoire du cinéma, Alex DeLarge, l'adepte d'ultraviolence de **A Clockwork Orange** de Stanley Kubrick. Beau temps pour les rebelles!

Si les Américains sont connus pour censurer la sexualité, les Anglais, eux, ne badinent pas avec l'autorité. Classé X en Angleterre, **if...** n'en remporte pas moins la Palme d'or à Cannes en 1969. C'est un classique bien de son époque, mais au souffle romanesque éternel, qui sentira toujours le soufre. CB